

Le mardi 19 janvier 2010 - Volume 99 Numéro 14

Université Inc. p. 3

Ignatieff répand la bonne nouvelle p. 4

À la découverte du CCA p. 12-13

Le premier billet de la Bombe p. 14



le délit

Le seul journal francophone de
l'Université McGill
Chuchote à nouveau depuis 1977.



Les jovialistes à la conquête du bonheur

Roman-feuilleton pour
adultes consentants
Page 16

Re:chercher

**JOURNÉE
PORTES OUVERTES
28 JANVIER 2010**

Informez-vous sur :

- nos programmes d'études à la maîtrise et au doctorat
- les stages et emplois d'été en recherche
- les bourses offertes aux étudiants

Rencontrez nos professeurs-chercheurs

**Visitez nos installations
de recherche à la fine pointe**

INRS.CA

Centre - Eau Terre Environnement
Centre - Énergie Matériaux Télécommunications
Centre - INRS-Institut Armand-Frappier
Centre - Urbanisation Culture Société

INRS

Université d'avant-garde

Petites annonces

Pour passer une annonce :
ads@dailypublications.org
3480 rue McLavish, B-26 (514) 398-6790

Les frais
Étudiants et employés de McGill :
6,70 \$ / jour; 6,20 \$ / jour pour 3 jours et plus.
Grand public :
8,10 \$ / jour; 6,95 \$ / jour pour 3 jours et plus. Limite de 150 caractères. Des frais de 6,00 \$ seront appliqués si le nombre de caractères dépasse la limite.
Minimum 40,50 \$ / 5 annonces.

Catégories :
Logement, Déménagement / Entreposage, Entrée de données, Services offerts, À vendre, À donner, Offres d'emploi, Billets, Objets perdus & trouvés, Personnelles, Cours, Avis, Bénévolat, Musiciens, etc. **Les annonces Objets perdus & trouvés sont gratuites.**

Logement

4 1/2 à louer

Montréal-Nord, rénové, spacieux, environnement très calme et propre, près des autobus, du métro et de tous les services, à 15 min. du centre-ville (métro Pie-IX), libre 1^{er} octobre. 545\$
(450) 661-6110

Chambre à sous-louer dans 4 1/2 près du métro Snowdon. Disponible jusqu'au 1^{er} août. 370\$/mois + comptes. kodamastore@gmail.com

Offres d'emploi

ÉCOLE DES MAÎTRES

Cours de service au bar et de service aux tables.
Rabais étudiant, service de référence à l'emploi.
514-849-2828
www.EcoleDesMaitres.com
(inscription en ligne possible)

Avez-vous **"un OEIL PARESSEUX"** depuis l'enfance? La recherche de vision de McGill recherche des participants d'étude. Veuillez appeler Dr. Simon Clavagner au (514) 934-1934, poste 35307 ou contacter mcgillvisionresearch@gmail.com pour de plus amples informations.

Services offerts

Clinique Medego. Rendez-vous avec un médecin disponibles pour étudiants universitaires. 1205 de Maisonneuve, Suite 250. Appelez (514) 448-2800.

Divers

Professeurs et étudiants de 1er et 2ème cycles en psychologie. Pouvez-vous aider une personne âgée, étudiante en psychologie, victime d'assaut et de vol? Tous les ouvrages de psychologie ont été volés. Besoin urgent de manuels usagés de 1er et 2ème cycles. Un exemplaire de DSM III serait particulièrement apprécié. Svp appelez : (514) 277-2029. Merci.

ANNONCEZ DANS LE DÉLIT!
ads@dailypublications.org • 514-398-6790



Prix UE-Canada pour jeunes journalistes

Nous invitons les étudiants à s'inscrire avant le 29 janvier 2010

Gagnez un voyage en Europe!

Pour de plus amples renseignements sur le Prix pour jeunes journalistes composer le (613) 238-6464, info@uecanpjj.ca, www.uecanpjj.ca

Un don à étudier plus en profondeur

La compagnie minière Osisko a récemment donné pas moins de 4,1M\$ au Département des sciences de la terre et des planètes de McGill alors que les pratiques de cette corporation sont pointées du doigt.

Éléna Choquette

Le Délit

«**C**e pourrait être le secret le mieux gardé, mais les étudiants de McGill figurent parmi les donateurs les plus loyaux –et les plus généreux– de l’histoire de l’Université» peut-on lire dans le rapport de McGill sur les dons privés, publié sur le campus. Pour preuve, les dons des diplômes constituent près de la moitié des 500M\$ amassés par l’université lors de la campagne de financement à l’automne 2009. Un de ces anciens élèves, Robert Wares, désormais vice-président directeur de la corporation minière Osisko («Osisko» OSK-TSX) annonçait d’ailleurs à la fin décembre un don de quelque quatre millions de dollars au Département des Sciences de la terre et des planètes de l’université. D’une part, ce don constitue sans doute un pas dans la bonne direction, selon les coprésidents de la campagne de financement de l’université, qui ont maintenant pour objectif de récolter 750M\$ pour ses étudiants. Toutefois, selon la coalition, *Pour que le Québec ait meilleure mine!*– un organisme qui travaille à dénoncer certaines des pratiques de l’industrie minière– ce type de don est questionnable, sinon douteux.

Ingérence corporative?

M. A.E. Williams-Jones est professeur au Département des Sciences de la terre et des planètes de l’Université McGill et a été nommé directeur du département en 1995. Trois semaines après sa nomination, le doyen de la faculté lui annonçait que le département devait prendre des mesures pour s’adapter à des compressions budgétaires de 25%, comme devaient également le faire tous les départements de l’institution. «À ce moment-là, on ne remplaçait plus les professeurs qui prenaient leur retraite, et on donnait des avantages aux professeurs qui acceptaient de la prendre plus rapidement» raconte le professeur Williams-Jones. Précisément, entre 1995 et 2000, le nombre de professeurs a été diminué du tiers.

M. Williams-Jones avait, à l’époque, mis sur pied une campagne de financement pour pallier aux coupures. C’est quelque dix années plus tard que Robert Wares, détenteur d’un diplôme de 2e cycle de McGill et ancien étudiant du professeur, annonce un don de 4,1 millions au département. Selon le professeur Williams-Jones, le don est le résultat d’un accord entre l’université et la corporation. Dans le cadre de cette entente, Osisko demande que l’argent soit utilisé dans le Département des Sciences de la terre et des planètes, notamment pour l’emploi de deux professeurs de géologie économique. Wares explique, par voie de com-

muniqué, que le Québec manque de géologues pour pleinement profiter du dernier boom d’exploration minière. «Je m’intéresse à la relève et encourage les étudiants à s’inscrire aux programmes des sciences de la terre. [...] J’encourage de plus les meneurs de l’industrie de ce pays à participer davantage au soutien de nos institutions d’enseignement» explique-t-il dans le même communiqué.

Ces propos amènent le professeur du département à croire que, d’une part, le don est réalisé dans un but philanthropique, mais qu’il y a un besoin pour l’entreprise de former des employés potentiels. Dans la même veine, le président et chef de la direction d’Osisko ajoutait littéralement dans un communiqué que pour faire d’autres

Cassoff, le donateur en question ne peut pas choisir qui sera nommé, la décision finale appartenant aux départements.

Une récente expansion chez Osisko

D’après le professeur Williams-Jones, Osisko s’est beaucoup agrandie récemment, surtout en raison de son projet d’exploitation d’un gisement aurifère à Malartic, en Abitibi-Témiscamingue; le projet a amorcé le creusage d’une mine à ciel ouvert d’une envergure sans précédent au Québec. D’ailleurs, l’entreprise compte y trouver 11,2 onces d’or qui, évalués à plus de 1000\$ l’once, permettraient d’amasser plus de 4,2 milliards de dollars de revenus bruts pour la corporation.



Jimmy Lu / *Le Délit*

découvertes minérales d’envergure mondiale et pour «assurer l’avenir de [leur] industrie», il est impératif de former plus de géologues.

Si certains, comme Jennifer Washburn dans son livre *University Inc.*, estiment qu’une relation trop étroite entre les corporations et les universités soit malvenue, voire menaçante, le directeur des communications pour le bureau de développement et des relations avec les diplômés, Derek Cassoff, est de l’avis contraire: «Peu importe d’où viennent les dons, l’université utilise l’argent de la même façon» assure-t-il en entrevue, avant d’ajouter que le donateur a pourtant droit de regard sur l’allocation de l’argent consenti. «Le donateur peut donner des détails très précis sur la manière dont l’argent va être utilisé.» En effet, ce dernier peut même déterminer le domaine d’enseignement des professeurs qu’il souhaite engager. Cependant explique M.

les pour aider les propriétaires à voir clair. «Osisko a une emprise sur la population de la région; ils contrôlent l’information» rapporte Desjardins.

En entrevue avec *Le Délit*, Robert Wares, vice-président directeur de la corporation a voulu expliquer la situation. Il explique que les négociations pour la vente des résidences avaient effectivement été faites cas par cas, mais que la compagnie avait donné le choix aux résidents. De deux choses l’une: soit ils vendaient leur maison au prix de l’évaluation plus 25%, soit ils acceptaient de la faire déplacer. «Bien sûr, certains étaient tristes de devoir vendre ou déménager mais on ne pouvait rien faire de plus. On a traité tout le monde équitablement. À mon avis, c’est un grand succès.»

Ugo Lapointe, l’un des porte-paroles de la coalition *Pour que le Québec ait meilleure mine!*, explique qu’Osisko aurait commencé à effectuer ses principaux travaux d’exploration en 2005 et 2006, suivis en 2007 et 2008 par le début de l’achat des résidences et des cinq institutions publiques se trouvant sur le futur territoire de la mine, et ce, avant même que l’étude de l’impact environnemental n’ait été rendue publique en janvier 2009 par le Ministère du développement durable, de l’environnement et des parcs (MDDEP). Selon M. Lapointe, on a, à tort, toléré qu’une grande compagnie, avec toutes les ressources dont elle dispose, arrive chez des résidents qui eux, n’avaient pas toute l’information en main, ni les outils nécessaires pour négocier équitablement. Une situation qui, de l’avis de plusieurs observateurs, soulevait un problème éthique d’importance et qui a amené de nombreux citoyens et organismes à se demander si «les dés n’étaient pas déjà pipés» lors des audiences publiques tenues en avril 2009.

Selon Wares, toutefois, le fait que les résidences soient déplacées avant que ne soient officiellement enues les audiences publiques s’explique par l’appui de la municipalité et du conseil municipal et des élus. Selon lui, les résidents étaient généralement en faveur du projet.

Quel héritage laisse à Malartic?

Une autre critique est adressée à l’égard des politiques d’Osisko: la faiblesse des redevances transférées à la communauté et à la région. Au moment des audiences publiques tenues en avril 2009, Osisko proposait la création d’un fond de développement durable de 150 000\$ par année, pendant 10 à 15 ans. «C’est nettement insuffisant», remarque le porte-parole de la coalition *Pour que le Québec ait meilleure mine!*. «Lorsqu’on lui fait la critique, la compagnie Osisko rétorque souvent qu’elle a déjà fait beaucoup pour la communauté en déménageant les maisons dans un nouveau

quartier et en construisant de nouvelles institutions publiques. Osisko croit qu’il s’agit là d’une forme de redevance, d’une plus-value pour la communauté, alors qu’en réalité, il ne s’agit que de la moindre des choses», poursuit Ugo Lapointe. Selon Monsieur Lapointe, il faudrait au moins s’assurer que dix ans après le début de l’exploitation de la mine, soit en 2021, l’économie soit suffisamment diversifiée pour ne pas mener la communauté de Malartic, encore une fois, au bord du ravin économique. Pour assurer l’avenir économique de la région, la coalition propose que Québec exige une redevance minimale de 2 à 5% sur les revenus bruts des entreprises, comme cela se fait ailleurs dans le monde, et que la moitié soit redistribuée dans des fonds locaux et régionaux de développement durable.

Monsieur Sean Roosen, Président et chef de la direction d’Osisko, se défend pourtant sur ce point. Par voie d’un communiqué, il indique que le projet Canadian Malartic continue de contribuer à l’essor économique de l’Abitibi-Témiscamingue et du Québec. L’impression laissée au professeur Williams-Jones est la même: «La communauté de Malartic est apparemment très contente que l’on mette le projet de l’avant. J’imagine que la chose rajeunira l’environnement» commente le professeur.

Éthique et responsabilité

Ugo Lapointe dénonce également le comportement du Ministère des Ressources naturelles, lui reprochant un certain laxisme. La chose n’est d’ailleurs pas étrangère au vérificateur général qui, au printemps 2009, signait un rapport faisant état du manque d’encadrement des compagnies minières, de l’absence de reddition de comptes, des garanties financières impayées, et du système fiscal généralement trop généreux. «Ça pose un problème éthique, en fait, que le gouvernement n’exige pas suffisamment de redevances» martèle Lapointe. «Le gouvernement ne peut pas, par exemple, raisonnablement financer les départements comme celui des Sciences de la terre et des planètes, qui dépendent alors de dons privés» poursuit-il.

Pourtant, «rien n’a contrindiqué l’acceptation du don de M. Wares» conclut Derek Cassoff, depuis l’administration mcgilloise. Finalement, pour le professeur Williams-Jones, qui a suivi l’évolution de la corporation de près, il n’y a jamais eu d’éléments selon lesquels les pratiques de la compagnie Osisko avaient un impact négatif sur l’environnement ou les communautés concernées par leurs projets. Il indique pourtant que s’il était démontré que l’entreprise adoptait des pratiques qui n’étaient pas éthiques, «le département ne voudrait évidemment pas être associé avec elle.» La chose n’est toujours pas faite pour lui. ☹

Michael Ignatieff en tournée pré électorale?

Dispensé de son travail en Chambre, Michael Ignatieff fustige les idées des députés conservateurs et défend un programme libéral devant les étudiants montréalais.



Ignatieff rafraîchit l'image du parti Libéral

Radey Barrack

Alors que la Chambre des communes à Ottawa n'a toujours pas repris ses sessions parlementaires, le chef du parti Libéral, Michael Ignatieff, a entamé une tournée pancanadienne des campus universitaires pour y discuter de sa vision du Canada. Le 12 janvier dernier, il se trouvait à Montréal pour répondre aux questions des étudiants de HEC Montréal et de l'Université Concordia.

Prorogation et controverse

Durant sa conférence, Michael Ignatieff a défendu la position du parti Libéral qui condamne la décision du premier ministre Stephen Harper de proroger le Parlement. Cette décision vient suspendre l'activité de la chambre basse alors qu'elle devait encore rendre ses décisions sur plusieurs dossiers, comme la ratification d'accords de libre-échange avec la Colombie et la Jordanie. M.

Harper s'était justifié en déclarant que la situation lui permettrait d'ajuster son budget, mais Ignatieff considère ce geste avec sévérité: «M. Harper a voulu parier sur le cynisme des Canadiens et il s'est trompé», reprenant l'expression du *Calgary Herald*, le journal du fief politique de M. Harper.

Le chef de l'opposition a par ailleurs estimé qu'il «ne pense pas qu[e M. Harper] soit un très bon premier ministre». Insistant

sur le fait que «c'est le Parlement qui est souverain, non pas le premier ministre», il en conclut que «le pouvoir de M. Harper doit être restreint par le Parlement», et non pas l'inverse.

Pêche aux jeunes électeurs

M. Ignatieff s'est aussi exprimé sur le faible taux de participation des jeunes de moins de vingt-cinq ans aux dernières élections fédérales. «Iggy», comme le surnomment ses partisans, a dit vouloir combattre ce «désenchantement» chez les jeunes en les invitant à se mobiliser: «c'est votre responsabilité parce que c'est votre pays». Il s'est attaqué à ses adversaires politiques qui bénéficient selon lui de l'intérêt anémique de certains envers la politique.

De l'Alberta à l'Afghanistan

M. Ignatieff a également répondu à des questions portant sur des sujets épineux. À propos des sables bitumineux de l'Alberta, il s'est dit contre la fermeture des sites d'exploitation, mais estime qu'il faut les nettoyer pour préserver l'environnement. Favorable aux énergies alternatives, il s'est également exprimé en faveur du nucléaire.

Concernant la mission canadienne dans la province afghane de Kandahar, M. Ignatieff justifie les «engagements du Canada envers l'ONU et l'OTAN». Mais alors qu'il appelle à plus de responsabilité politique chez les jeunes et à l'ouverture d'un débat sur l'Afghanistan, il clos le débat après la première remarque critique de la part d'un étudiant. De quoi laisser désirer sur la profondeur des échanges lors de cette tournée nationale aux allures de campagne pré-électorale. ☉

100^e ANNIVERSAIRE DU DEVOIR

Libre de penser ce que je dois pour le centenaire

Né d'un désir de donner une tribune aux Canadiens-français de façon indépendante, *le Devoir* célébrait ses 100 ans le 10 janvier dernier.

Marie-Lise Drapeau-Bisson

Le Délit

Le début du 20^e siècle au Québec a été marqué par le controversé effort de guerre pendant le conflit dit des Boers et celui qui se préparait pour la première guerre mondiale. Les Canadiens-français, pas forcément emballés à l'idée de se battre pour l'empire britannique, revendiquaient de plus en plus leur droit de parole dans les débats qui les concernaient.

C'est dans ce contexte qu'Henri Bourrassa a ressenti le besoin de créer une tribune à laquelle s'exprimeraient ceux qui désiraient s'impliquer dans les débats d'idées du pays. Son journal allait donc avoir comme mission de défendre les droits des Canadiens-français et, littéralement, de se battre pour l'indépendance. Comme nous le rappelle Jean-Robert Sansfaçon, éditorialiste invité au *Devoir* et ex-rédacteur en chef, l'indépendance à l'époque était celle «du Canada par rapport à l'Angleterre et non du Québec par rapport au Canada». L'indépendance, que prônait Henri Bourrassa, n'était pourtant pas seulement celle vis-à-vis du trône britannique, mais

plutôt au sens large; une indépendance des idées, libre de l'élite bourgeoise anglophone et des lignes de partis.

En ce qui a trait à la langue française et à l'écriture indépendante, notre propre journal francophone de McGill, *Le Délit*, en a aussi beaucoup à raconter. Même si «on ne peut pas mettre *Le Délit* sur un pied d'égalité avec *Le Devoir*, il y a certainement des parallèles à faire entre les deux journaux, particulièrement quant à la volonté de donner une plate-forme d'expression aux francophones» estime Stéphanie Dufresne, rédactrice en chef du *Délit*. Créé en 1977, en pleine crise linguistique, *Le Délit* a généré une véritable onde de choc, et ce, d'un océan à l'autre. En effet, CBC qualifiait la création d'un tel journal comme un «scandale national». Aujourd'hui, *Le Délit* n'a plus à se battre au quotidien pour exister, mais il tente toujours d'être une voix pour la communauté francophone de McGill, québécoise ou non.

Le Devoir d'aujourd'hui...

Malgré les temps difficiles, en témoignage sa dernière crise financière en 1993, le journal *Le Devoir* est aujourd'hui non seule-

ment toujours en vie, mais «fait des profits au moment où les autres comme *La Presse* et *The Gazette* ont fait des mises à pied» souligne M. Sansfaçon. Selon lui, l'indépendance de la publication, ses analyses approfondies et sa capacité à «être au diapason de la réalité» (les mots sont de Louise-Maude Rioux Soucy, journaliste à la section santé et services sociaux) explique sa bonne santé financière. Qui plus est, *Le Devoir*, qui tire près de 28 000 exemplaires en semaine et 45 000 pour l'édition de la fin de semaine, semble entretenir une «connexion» avec ses lecteurs. En effet, Louise-Maude Rioux Soucy parle de lui comme d'un journal qui voit ses lecteurs «comme des citoyens et non des consommateurs». Pour Jean-Robert Sansfaçon, il s'agit d'une publication «solidement enracinée dans sa communauté». Un atout qui expliquerait vraisemblablement la longue vie du quotidien.

Les 100 prochaines années

Avec Internet qui prend de plus en plus de place dans les habitudes d'information des citoyens, il est normal de se questionner quant à l'espérance de vie des journaux papiers. Bien que *Le Devoir* ait été un des premiers

journaux à offrir une version numérique de sa publication, sa version papier est «encore prisée par ses lecteurs», nous confirme Jean-Robert Sansfaçon. Stéphanie Dufresne, elle-même abonnée, nous dit comment un journal papier est une merveilleuse occasion «de faire changement de notre ordinateur, si présent dans nos vies d'étudiants». Le petit moment «café et *Devoir*» du samedi matin est donc un rituel que même la jeune génération a adopté. Voilà qui est de bon présage pour un journal qui est peu réputé pour attirer les jeunes lecteurs. . .

Mais *Le Devoir* a-t-il vraiment de la difficulté à rejoindre ce public plus jeune? «Cela manque de nuances», nous dit Louise-Maude Rioux Soucy. Elle ajoute que *Le Devoir* «a beaucoup de jeunes lecteurs, principalement des cégépiens et des universitaires, qui sont friands d'analyses et qui désirent jeter un regard plus serré sur la société».

Reste donc à espérer que *Le Devoir* puisse continuer à «faire ce que doit» pour achever le combat qu'a mené Henri Bourrassa pour défendre les droits des francophones, et que *Le Délit* demeure une bonne école pour ce faire. Nous ne pouvons donc que souhaiter longue vie au *Devoir*... et au *Délit*! ☉

Y fait-tu frette chez vous?

L'équipe de la CIJM

Bon, disons que pour le moment, l'hiver montréalais ne nous fait pas trop la vie dure. Les temps doux de ces derniers jours nous font oublier les temps glaciaux de la fin novembre. En plus, on sue à grosse goutte, ici, dans nos bureaux du Shatner. Cependant, même si MétéoMédia annonce des journées «chaudes» d'ici la fin du mois de janvier, la CIJM prévoit pour sa part un refroidissement avant le mois d'avril... Après tout, on est au Québec, non?

Et qui dit temps froid, dit chauffage, et qui dit chauffage, dit factures d'Hydro-Québec parfois salées. Comme de nombreux locataires ne contrôlent pas leur thermostat, il arrive fréquemment que la température à l'intérieur des logements soit inadéquate. Effectivement, certains locataires aiment que leurs frais d'électricité soient le moins élevé possible et coupent donc un peu (parfois trop) sur le chauffage. Tout cela, à votre grand inconfort.

Cependant, on doit se rappeler qu'un locateur, en vertu du Code civil, se doit de délivrer, en tout temps, un logement en bon état d'habitabilité. Ceci dit, il n'y a pas de date précise à laquelle le propriétaire doit mettre le chauffage en marche. Plutôt, la température ambiante doit être adéquate, quelle que soit la période de l'année. Tout cela, à votre grand confort. Mais attention, ça ne veut toutefois pas dire que le propriétaire ait l'obligation de climatiser l'été!

La norme non écrite prévoit que la température doit osciller à un minimum approximatif de

21°C. D'une part, donc, le locateur ne peut pas négliger de chauffer adéquatement votre logement. D'autre part, un locataire ayant la possibilité de contrôler les thermostats ne peut chauffer son appartement de façon abusive auquel cas il pourrait bien vite se retrouver devant la Régie du logement. Notez que pour prouver que la température ambiante est inadéquate, il vous faudra relever par écrit les températures extérieures et intérieures, à des heures précises pendant quelques jours.

Finalement, il est important de mentionner que cette obligation du locateur s'applique même en cas de panne de chauffage. Dans une telle situation, le propriétaire doit agir rapidement afin de fournir temporairement un chauffage d'appoint, ou même reloger les locataires selon la gravité de la situation. Si la panne survient en plein hiver et que les locataires étaient dans l'impossibilité de rejoindre leur propriétaire, ils seraient en droit d'entreprendre les travaux de réparation. Cette norme s'applique ainsi aux situations urgentes pendant lesquelles des dépenses s'avèrent nécessaires pour jouir du logement.

Dans tous les cas, n'oubliez pas qu'en cas de problèmes, vous pouvez toujours nous joindre par téléphone au (514) 398-6792 ou passer à notre local situé au premier étage du Shatner: il nous fera plaisir de vous donner de plus amples informations. Vous pouvez aussi parler aux experts des logements d'habitation de la Régie du logement au (514) 873-2245. Sur ce, toute l'équipe de la CIJM vous souhaite une bonne et heureuse année, exempte de tout problème juridique! ☺

L'Odyssée du projet Bonaventure

Le projet de la Société du Havre de Montréal se heurte au scepticisme des citoyens du quartier.

Anabel Cossette Civitella
Le Délit

Fracture urbaine, berges envahies, secteurs détruits... voilà ce à quoi la Société du Havre de Montréal (SHM), la ville de Montréal et le gouvernement du Québec désirent s'attaquer en réaménageant l'autoroute Bonaventure. C'est 800 mètres de béton armé, entre les rues Saint-Jacques et Brennan qui changeront de statut, passant d'autoroute surélevée à boulevard urbain. Si le mandat de la Société du Havre est pertinent, il soulève tergiversations et scepticisme quant aux moyens employés.

On ne ménage pas ses transports

Le projet ambitieux de la Société du Havre de Montréal vise à créer un milieu de vie dynamique où les quartiers du Faubourg des Récollets, du Grinffintown et du Vieux-Montréal ne seraient plus séparés par l'autoroute urbaine Bonaventure, sous-utilisée de toute façon. A la SHM, l'accent est mis sur la valorisation des transports en commun, grâce à un corridor exclusivement réservé aux autobus, la facilitation des transports actifs (piétons, vélo), la nouvelle organisation du réseau routier et la maximisation des espaces verts. Autant d'améliorations qui sont présentées comme étant les impacts collatéraux d'un projet qui se veut un exemple en termes de développement durable.

Le syndicat des propriétaires du complexe Lowney, insatisfait du verdict, s'est pourtant fait entendre à la lecture de son mémoire, le 12 janvier dernier. En

effet, nombreux sont les citoyens qui mettaient profondément en doute la pertinence du corridor de la rue Dalhousie, infrastructure coûteuse destinée aux autobus qui desservent actuellement la Rive-Sud vers le centre-ville. Évaluée à 118,7M\$, la nouvelle voie d'accès ne serait qu'une solution intérimaire en attendant le système léger sur rails (SLR), promis depuis belle lurette à ceux qui empruntent chaque matin les ponts encombrés.

Selon le syndicat, la construction du (SLR), trains légers carburant à l'électricité qui sont ainsi silencieux et non-polluants, représente le seul vrai investissement de développement durable qui puisse être fait pour relier le centre-ville à la Rive-Sud. D'ailleurs, lors des consultations publiques, les résidents du quartier du Lowney soulevaient l'incohérence de la multiplication du nombre d'autobus: «On veut faire du quartier Bonaventure un milieu de vie sain, mais on ne pense pas qu'ajouter 350 autobus réduira la qualité de vie de ceux qui les verront passer juste sous leurs fenêtres.»

Un milieu de vie

Les promoteurs du couloir Dalhousie désirent valoriser le développement résidentiel dans ce secteur où l'on pourrait construire 10 000 nouveaux logements. Le syndicat des propriétaires du quartier soutient pourtant qu'un «métro de surface» (le corridor Dalhousie) handicaperait le secteur pour les prochaines années.

De plus, comme le précise le mémoire rédigé par l'arrondissement du Sud-Ouest, il faudra s'assurer que les nouveaux logements soient abordables pour les

ménages à faibles et à moyens revenus pour éviter le phénomène de gentrification, ou embourgeoisement. «Dans cette optique, l'arrondissement entend exploiter le plein potentiel des outils de réglementation et de planification pour que les objectifs de la stratégie soient atteints. Il sollicite la collaboration de l'arrondissement Ville-Marie à ce chapitre,» révèle le mémoire qui n'avait pas encore été soumis à l'Office de consultation publique de Montréal au moment de mettre sous presse.

Comme le projet Bonaventure s'étale sur deux arrondissements, l'harmonisation des politiques entre les deux secteurs, le Sud-Ouest et Ville-Marie, demeure à elle seule un défi. Le partage des coûts d'entretien des nouveaux lieux publics ou la distribution équitable des recettes fiscales sont des exemples parmi d'autres qui illustrent l'importance de l'étroite collaboration des deux instances pour la continuité du projet.

L'objectif semble être le même pour tout le monde: mettre à profit le potentiel qu'offrent les berges du Saint-Laurent en tenant compte du besoin actuel des résidents, mais toutes les parties n'ont toujours pas fait consensus. Gérald Tremblay, à la fois maire de la ville de Montréal et maire de l'arrondissement Ville-Marie, croit fermement en la manière dont le projet est présentement construit. Il rappelle le succès de l'échangeur des Pins, qui a maintenant fière allure après deux années d'excavation et 23 millions d'investissement. Avant la première pelletée de terre, il faudra toutefois attendre les rapports de la commission qui devraient paraître vers la fin du mois de janvier. ☺

AVIS PUBLIC



Industrie
Canada

Industry
Canada



Un travail qui fait la différence

Chaque jour, des Canadiens et des Canadiennes talentueux travaillent à Industrie Canada à faire une vraie différence dans nos vies. Ils favorisent une industrie canadienne concurrentielle sur le marché économique mondial et soutiennent la croissance des entreprises. Ils élaborent des politiques et des structures qui favorisent l'innovation dans les secteurs de la science et des technologies. Ils mènent des études scientifiques sur les télécommunications et les technologies de l'information. Ils protègent les consommateurs et les droits de propriété intellectuelle. Et ils sont à la recherche de personnes comme vous pour faire équipe avec eux.

Industrie Canada embauche des scientifiques, économistes, ingénieurs, analystes, agents de commerce, examinateurs de brevets, statisticiens, inspecteurs, avocats, comptables, communicateurs, administrateurs, ainsi que des étudiants et diplômés de niveau postsecondaire dans une grande variété de disciplines pour jouer des rôles importants partout au Canada.

Découvrez un travail qui fait la différence.

ic.gc.ca/carrieres

Canada

Citation de la semaine

«C'est à cause de l'influence de la pornographie sur Internet que j'ai été capable de me faire admettre au premier cycle d'université.»

- Un étudiant préférant garder l'anonymat, en entrevue avec le journal Beijing News.

Le jeune homme en question a récemment reçu 10 000 yuan pour avoir aidé le gouvernement chinois à trouver et à éliminer trente-deux sites à caractère sexuel. Sa récompense lui a été attribuée dans le cadre d'un concours national encourageant les participants à surfer sur Internet, pour retracer le plus de sites pornographiques possible. (AFP)

Insolite

Je quitte le nid... mais je reviens dîner!

Un hippopotame s'étant échappé d'un zoo privé du Montenegro à la suite d'une inondation serait encore en liberté, au grand malheur de la population locale. Il aurait été aperçu en train de se rassasier au restaurant du propriétaire du dit zoo. En fait, l'animal n'a nulle part où aller tant et aussi longtemps que le zoo restera inondé. Le propriétaire veille donc à garder la bête en santé en lui donnant du pain et du foin. Ce dernier affirme que l'animal n'est pas dangereux... « à moins que quelqu'un ne l'attaque à coups de pied ». Noté! (The Associated Press)

Plus distrayant qu'une annonce de jeans

Des automobilistes russes ont été plus que surpris il y a quelques jours lorsqu'un panneau publicitaire électronique, affichant normalement les images d'automobiles neuves ou des marques de vêtements, s'est mis à diffuser un court métrage pornographique. Le propriétaire du panneau situé au centre-ville de Moscou soupçonne l'intervention d'un hacker tandis que la police russe étudie le cas... (The Canadian Press)

ÉDITORIAL

Tu me prends pour un *twit*?

Stéphanie Dufresne

Rédactrice en chef

C'est en direct du pays des Huileux*, du boeuf Angus AAA et du plus grand stationnement de l'univers connu (oui, oui, pas de farce!) que je vous écris ces lignes. Vous n'avez pas deviné? Un indice: *l'astérisque se traduit par Oilers... Eh oui, c'est d'une indistincte banlieue Edmontoniennne plutôt Boulevard-Taschereau-esque que je pense à vous cette semaine, chers lecteurs déliites. *Le Délit* y a été convié pour la conférence nationale de la Canadian University Press, qui rassemble à chaque année quelques centaines d'aspirants journalistes d'*ad mari usque ad mare*.

À voir la quantité abyssale de *Tweet* (à prononcer «twouite» et non pas «twit», comme je l'ai d'abord naïvement cru – mais quand même, quelle expression moche!) qui s'échange sans arrêt lorsque autant d'apprentis reporters sont réunis, je me questionne de plus en plus sur la pertinence du journalisme à l'ère de l'instantanéité. Honnêtement, a-t-on vraiment besoin de tout savoir au moment même où ça se passe? Prenons un exemple flagrant: n'avez-vous pas vu poindre un certain malaise en votre fort intérieur lorsque des hordes de reporters ont débarqué à Haïti avant les secours?

On peut soulever bon nombre d'objections à la présence hâtive des journalistes sur le lieu d'une catastrophe humanitaire: ils utilisent des ressources qui pourraient être destinées aux victimes, ils capitalisent sur la misère pour hausser leurs cotes d'écoutes, ils sensationnalisent une situation complexe en l'objectivant en clips formatés de trois minutes, ils tourneront rapidement leur regard ailleurs alors que les Haïtiens resteront aux prises avec les conséquences directes de ce séisme pour encore des mois, voire des années... et quoi d'autre encore?

Certains remettent carrément en question la présence de journalistes sur les lieux; je ne crois pas qu'il faille aller jusque là. Plus on en sait sur une situation et mieux on est apte à réagir en conséquence, ne se-



Intégrité ou profit? Le rôle ambivalent du journaliste.

Vincent Bezault / Le Délit

rait-ce qu'en donnant généreusement à un organisme, parce que tous ces détails et ces images catalysent notre empathie pour les victimes.

Au fond, la raison d'être des médias n'est-elle pas de collecter, d'analyser et de communiquer des informations qui nous permettent de mieux comprendre (et éventuellement d'agir sur) le chaos dans lequel nous évoluons? Pour y arriver, toutefois, les médias doivent résister à ce glissement de l'information vers l'infospectacle et le voyeurisme –une tendance que les nouvelles technologies n'ont fait qu'accélérer.

Comme en témoigne l'article de Marie-Lise Drapeau-Bisson sur le centenaire du *Devoir* (à lire en p. 4), il est possible pour un média d'information d'avoir du succès tout en maintenant de hauts standards de qualité et d'intégrité. Et ce, même si c'est

parfois aux dépens du *sex appeal* qui fait vendre de la copie. La longévité du *Devoir* doit sûrement beaucoup à son indéfectible détermination à miser sur l'analyse, la recherche, la profondeur. À sa persistance à considérer ses lecteurs comme des personnes dotées d'intelligence et de jugement. Et à son engagement à mettre l'information au service des citoyens, plutôt que les médias aux services de l'information.

@ledevoir : quand on sera grand on veut être comme vous. #wetdreams ☹

Vous croyez être doté d'intelligence, de jugement ET de sex appeal à la fois? On veut être comme vous quand on sera grand.

Envoyez votre recette à :
rec@delitfrancais.com

en hausse

«BOBBY SLEIGH»

Qui a dit que la police britannique ne savait pas s'amuser? La semaine dernière, des passants ont filmé des « bobbies » -des agents britanniques- s'adonnant à la glissade sur la neige à l'aide de leurs boucliers anti-émeute. Il va sans dire que les comiques se sont fait réprimander. Le superintendant de la Thames Valley Police a tout de même ajouté, sourire en coin, que la neige «faisait ressortir l'enfant en nous tous». (The Associated Press)

au neutre

LE CASTOR PROBLÉMATIQUE

Écrivez *The Beaver* dans votre moteur de recherche en ligne, et il y a de fortes chances que vous ne tombiez pas immédiatement sur un magazine d'histoire canadienne lancé en 1920. Il se peut même que vous ayez à mettre votre main devant les yeux de votre petit neveu. Après 90 ans d'existence, la publication canadienne doit se rendre à l'évidence que son nom a pris une connotation toute autre, si bien que les filtres anti-spam de ses abonnés bloquent ses courriels. C'est donc sous le nom de Canada's History que la publication poursuivra ses activités. (AFP)

en baisse

LA PERTINENCE DE LA RECHERCHE

Une étude sur les bienfaits du temps libre impliquant, entre autres, des chercheurs de l'Université McGill, vient de déboucher sur la conclusion que -tenez vous bien- les gens, peu importe leur salaire, emploi, âge ou sexe sont plus heureux la fin de semaine, car cette période est libre de contraintes et leur permet de passer du temps avec ceux qu'ils aiment, à faire ce qu'ils aiment. Sommes-nous les seuls à avoir eu l'impression d'avoir déjà lu ça... dans *Elle*... il y a dix ans? Ah, le monde académique... (The Independent, UK)

Fortune Cookie
Guillaume Doré

POUR COMMENCER L'ANNÉE en beauté, parlons politique. En 2005, Yamauchi Kazuhiko apprend qu'il a l'honneur d'être choisi par le Parti libéral démocrate (PLD) pour être candidat aux élections partielles du conseil municipal de la ville de Kawasaki. Inexpérimenté, nouveau dans la ville et sans groupe le supportant, Yamauchi a-t-il des chances de gagner ces élections? C'est ce que Soda Kazuhiro, un ancien collègue de classe de Yamauchi, nous propose de découvrir avec son film *Campaign*.

La beauté de ce documentaire réside dans l'absence de narration ou d'entrevue, qui oblige à se faire sa propre opinion de la situation. On admirera Yamauchi pour sa dévotion, sa loyauté, son honnêteté et sa générosité. On restera également stupéfait devant le mécanisme démocratique japonais, où un porte-voix, des

poignées de main, le fait de répéter son nom à outrance et d'être choisi par un grand parti semble être la clé du succès. Dès lors, sur quoi repose la démocratie japonaise? La politique se résume-t-elle à un concours de popularité dont l'objectif est de mettre le nom d'un candidat ou d'un parti dans la tête des électeurs? Ou s'agit-t-il plutôt d'évaluer la compétence des différents candidats?

Le film montre différentes tendances dans la population; une femme qui confie à Yamauchi qu'elle ne suit pas les élections, une autre qui lui explique que supporter le PLD est une tradition familiale. Est-ce que nous pourrions dire qu'il s'agit là d'un échec pour la démocratie? Car après tout, voter ne devrait-il pas être un choix basé sur nos convictions? Une chose est certaine, *Campaign* est un film à voir.

Je profite au passage de ce spécial cinéma pour vous parler de Hiroshima.

Le 4 janvier dernier, Yamaguchi Tsutomu, 94 ans, meurt d'un cancer. Yamaguchi est la seule personne officiellement reconnue comme double *hibakusha* par les autorités japonaise. Autrement dit, Yamaguchi est le seul survivant des bombardements atomiques de Hiroshima ET de Nagasaki. Il est également une des personnes interviewées par Charles R. Pellegrino dans son nouveau livre *Last Train from Hiroshima*. Peut-être connaissez-vous Pellegrino pour ses collaborations avec James Cameron, et bien Yamaguchi aussi le savait. En fait, Yamaguchi savait que Cameron a déjà évoqué l'idée d'un film sur le sujet

de la bombe atomique et a demandé à Pellegrino de les mettre en contact. Un mois avant sa mort, Yamaguchi a donc pu s'entretenir avec Cameron.

Indéniablement, ce serait une excellente idée de faire un film sur l'histoire de la bombe atomique au Japon. Et ce pour plusieurs raisons: bien que des politiciens tels que Hatoyama et Obama se prononcent clairement contre les armes nucléaires, il est aussi nécessaire que le public supporte ces initiatives. Malheureusement, certains pensent que l'utilisation de la bombe au Japon était justifiée et que les Japonais le méritaient. Puisque les masses ne vont pas forcément regarder *Hiroshima mon amour* le vendredi soir, le film de Cameron est attendu.

Hiroshima 3D, peut-être un peu trop? Montrer l'effet destructeur d'une bombe atomique pourrait néanmoins créer des réactions paradoxales. Vous direz qu'il est évident que le résultat sera un engouement pour l'antinucléaire, mais il pourrait aussi effrayer, car après tout ils possèdent aussi la bombe, donc nous devons la posséder pour les dissuader de l'utiliser. Logique stupide, mais qui a tout de même dominé pendant la guerre froide. Il faudrait peut-être demander à Yamauchi de faire une campagne antinucléaire.

Cette semaine une fortune cookie pour Yamauchi et Yamaguchi: «C'est vivre, ça, se battre pour ses idées.» -Yves Thériault. ☺

Vous souhaitez voir ou acheter Campaign? Visitez le site du Délit pour découvrir comment!

Retour sur le futur

Le loup-garou du campus
Vincent Bezault

LES GROS TITRES SONT souvent comme ces héros d'un jour, qui tombent dans l'oubli dès leur heure de gloire passée. Il est rare qu'après l'effet d'annonce, les médias reviennent sur les nouveaux développements des sujets qu'ils ont traités. C'est pourquoi, pour commencer 2010, j'ai décidé de vous informer brièvement sur l'évolution de certains des sujets que j'ai couverts cet automne.

SnowAP est mort, vive la semaine 101!

J'avais écrit une chronique en réaction à l'annulation de SnowAP, en 2010. Ce festival attirait de moins en moins d'étudiants et avait des coûts fixes de plus en plus élevés. J'y invitais l'Association de Étudiants de l'Université McGill (AÉUM), qui parraine SnowAP, à faire preuve de créativité pour attirer plus de

fêtards. SnowAP a été remplacé par la Semaine 101 et la créativité était effectivement au rendez-vous! Les différentes activités proposées, essentiellement des prétextes pour boire, sont à thèmes scolaires: cocktails dans des tubes à essais, boissons dont le prix évolue selon la demande, comme en bourse, l'AÉUM nous a mis l'eau à la bouche! Côté budgétaire: on oublie la grande tente qu'il faut louer et chauffer, puisque tout se déroule au Gerts, on oublie aussi les déficits monstres, puisque l'argent investi par l'AÉUM dans la Semaine 101 est fonction du nombre de participants. Cette année, tout cela s'est organisé au dernier moment, avec assez peu de publicité. Mais l'an prochain, la semaine 101 devrait être un gros succès, d'autant plus que le Gerts aura été rénové.

Les tribulations d'une Canadienne au Danemark

Je ne reviendrai pas sur la chronique concernant les frais de déplacements de la principale de McGill, Heather Munroe-Blum. Je me contenterai de mentionner que celle-ci était à la conférence de Copenhague en tant que conseillère du Ministre de l'environnement, Jim Prentice. Le bilan de la délégation canadienne à Copenhague n'est pas brillant. Une demande d'exclusion du Commonwealth a même été déposée, en raison de l'inertie du Canada sur le dossier climatique. Même si ce déplacement n'a probablement pas été financé par McGill, on peut donc se demander si notre principale n'aurait pas mieux occupé son temps à Montréal.

Travaux express

J'avais profité de l'annonce d'une subvention de 103 millions de dollars des gouvernements provincial et fédéral pour faire le point sur les travaux de rénovation à McGill. Le 12 janvier, Jim Nicell, le vice principal adjoint attaché aux services universitaires, a tenu une réunion pour exposer les projets immobiliers de notre université. Il a ainsi révélé que les 103 millions de dollars n'étaient valables que sur des travaux finissant avant le 31 mars 2011. Pour M. Nicell, ces travaux devraient donc avancer à une vitesse «sans précédent dans l'histoire de McGill et probablement sans précédent dans l'histoire de l'industrie du bâtiment». Autre mise à jour: alors que la Conférence des recteurs et des principaux des universités du Québec (CRÉPUQ) avait estimé les travaux en retard à McGill à 622 millions, M. Nicell parle plutôt de 800 millions. Une fois retombés les louanges qui accompagnaient le chèque de 103 millions, l'administration de McGill est donc plus pessimiste.

En règle générale, toute information est ambivalente. Une mauvaise nouvelle peut susciter des réactions positives et une info qui semble unanimement appréciée peut cacher certains grincements de dents. Il faut donc de la patience pour que tous les sons de cloches émergent du silence. ☺

Vous aimez chauffer le dehors, dépenser l'argent des autres et construire des maisons en une semaine? Écrivez à Vincent à :
production@delitfrancais.com

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau B•24
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6784
Télécopieur : +1 514 398-8318

Rédactrice en chef

rec@delitfrancais.com

Stéphanie Dufresne

Nouvelles

nouvelles@delitfrancais.com

Chef de section

Julie Leroux

Secrétaire de rédaction

Éléna Choquette

Arts&culture

artsculture@delitfrancais.com

Chef de section

Rosalie Dion-Picard

Secrétaire de rédaction

Émilie Bombardier

Société

societe@delitfrancais.com

Mai-Anh Tran-Ho

Coordonnateur de la production

production@delitfrancais.com

Vincent Bezault

Coordonnateur visuel

visuel@delitfrancais.com

Claudine Benoit-Denault

Coordonnateur de la correction

correction@delitfrancais.com

Anthony Lecossois

Coordonnateur Web

web@delitfrancais.com

Guillaume Doré

Collaboration

Radey Barrack, Anabel Cossette-Civitella, Marie-Lise Drapeau-Buisson, Christophe Jasmin, Annick Lavogiez, Amélie Lemieux, Jimmy Lu, Alexandre Ruiz de Porras Guédon, la Commission des Affaires francophones

Couverture

Mai-Anh Tran-Ho

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6790
Télécopieur : +1 514 398-8318
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Boris Shedov

Gérance

Pierre Bouillon

Photocomposition

Geneviève Robert

The McGill Daily • www.mcgilldaily.com

coordinating@mcgilldaily.com

Stephen Spencer Davis

Conseil d'administration de la Société des publications du Daily (SPD)

Stephen Spencer Davis, Stéphanie Dufresne, Max Halparin(chair@dailypublications.org), Thomas Kulcsar, Daniel Mayer, Mina Mekhail, Will Vanderbilt, Alison Withers, Sami Yasin

L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mardis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits avant été auparavant réservés, incluant les articles de la CUP). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal.

Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec). Le Délit est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et du Carrefour international de la presse universitaire francophone (CIPUF).

Si vous avez fréquenté les cafés et les commerces du ghetto et du plateau dans les derniers mois, vous avez peut-être remarqué les nombreuses affiches qui annoncent la tenue de «Cabarets jovialistes». Intrigué, *Le Délit* a cherché à faire la lumière sur le mouvement jovialiste dans une discussion avec son surprenant fondateur, André Moreau.

Mai Anh Tran-Ho
Le Délit

Le bonheur né du Québec des années 1960 et de la contre-culture?

En 1948 apparaît le manifeste *Refus Global* écrit par Paul-Émile Borduas et co-signé par plusieurs artistes. Ce manifeste ne proposait pas de programme politique, mais une anarchie resplendissante. Il dénonçait avec violence la mise en vase clos du Québec par l'Église. C'était le retour de Maurice Duplessis et l'époque de la Grande Noirceur.

En 1962, Pierre Vadeboncoeur publie *La Ligne du risque*. Le désir de se dissocier du passé, vu comme une contrainte et un poids, émane de cet essai. La parole est un acte et le risque était de prendre parole publiquement.

Ces deux écrits parmi d'autres ont influencé les pensées de la Révolution tranquille dans les années 1960 au Québec. On avait substitué à la morale traditionnelle, celle qu'on retrouve dans le roman *Maria Chapdeleine*, une morale du bonheur et de l'épanouissement personnel.

Cet air de changement était planétaire: révolte des Noirs aux États-Unis, révolte des étudiants et des ouvriers en Europe et mouvement de décolonisation en Afrique. En Amérique, une mouvance contre-culturelle a pris forme notamment dans les idées de peace&love, de pot, des Beatles, explique Yvan Lamonde, historien des idées du Québec.

«Que c'est ça, la contre-culture? Que c'est qu'ça mange en hiver, la contre-culture? Que c'est qu'c'est les attributs de c'te bibitte-là?» dites-vous sur le même ton que Victor-Lévy Beaulieu? La contre-culture, apparue autour des années 1970, est issue des mouvements beatnik et hippie. Elle n'a pas de but ou de démarche bien définis, et englobe beaucoup de phénomènes marginaux tels le psychédélisme, les recherches spirituelles, l'occultisme, le végétarisme. Bref, tout ce qui puise dans la marginalité fait partie de la contre-culture et s'inscrit en faux contre les normes.

Pour Victor-Lévy Beaulieu, la contre-culture c'est des hommes qui se sont révoltés contre une manière de vivre américaine: «tu travailles quarante heures par semaine pour gagner des bi-

dous qui vont t'permettre d'oublier qu'tu travailles. [...] Ça fait qu'y reste pus d'homme en toi, seulement une p'tite bibitte qui mange ses chips pis qui boit son coke en r'gardant la tivi pis en attendant d'mourir d'un cancer ou bedon d'une crise du cœur. Comme c'tes p'tits poulets bar-b-q engraisés aux hormones pis qu'on tue avant qu'y tombent d'eux-mêmes dans leur mort raide.» Les hommes de la contre-culture se sont donné des rêves, disait Beaulieu, des projets. André Moreau aussi: il a créé le jovialisme, un mouvement pour le bonheur, la joie et le plaisir.



En mai 1962, André Moreau s'apprête à lancer le mouvement jovialiste.

Le jovialisme, un grand mouvement passé inaperçu?

Le mouvement jovialiste est né le 14 décembre 1970, en plein cœur des années peace & love. Mais c'est plus précisément le 15 décembre 1973 qu'André Moreau aurait vécu une expérience mystique. Il a rencontré le golem, figure centrale de la kabbale juive qui, dit-il, est «comme une zone d'ombre qui annonce la lumière». Après cette «nuit du destin» duquel il n'en sort pas fou, affirme-t-il, il était le grand jovialiste, le nouveau Christ. Il avait perdu tout goût de travailler, il n'avait plus d'idéal, de besoin ni même de but. «Je suis un homme inutile. Je ne sers à rien.»

C'est à ce moment là, explique-t-il, qu'il est possible de rentrer dans un état de «bonheur permanent, sans raison parce que si votre bonheur a une raison, il a une dépendance.»

Au début des années 1970, le mouvement avait pignon sur rue au 75 Sherbrooke Ouest et comptait 3000 membres (Moreau le sait, car il vendait des cartes de membre à l'époque). Il dit que le mouvement était «bien établi», que «l'argent rentrait». Pourquoi avait-il besoin d'argent? Moreau explique qu'un «mouvement est une institution sociale avec une structure. Il faut la participation des membres pour créer des événements, telles des réunions et des célébrations, donc il faut de l'argent et des philanthropes qui subventionnent tout ça sinon le mouvement s'écroule». Pourtant, André Moreau ne s'est pas enrichi. Il a tout réinvesti dans le mouvement et dans la publication de ses nombreux livres, souligne-t-il.

Selon Yvan Lamonde, André Moreau n'a pas eu le coup de poing que d'autres mouvements ont eu à la même époque; Moreau n'aurait pas marqué l'Histoire du Québec. «On ne le recrute pas pour avoir son avis sur tel ou tel phénomène» dit Lamonde. Selon le professeur au Département de littérature et traduction françaises de McGill, le philosophe de formation est un «self-representation man». On ne peut nier la très forte créativité personnelle de Moreau, ajoute-t-il. Mais Moreau démontre aussi un besoin de visibilité et de reconnaissance publiques. Il veut être un grand philosophe.

André Moreau, de son côté, dit qu'il a fait plus de 2000 émissions de télévision et de radio en vingt-cinq ans. «Mais mon étoile a pâli, c'était probablement une mode. Peu

à peu, le mouvement a fait faillite» dit-il.

Le jovialisme n'a pas été un mouvement social aussi important, affirme Lamonde. Il est vrai que le mouvement jovialiste n'est pas enseigné dans les écoles, ni en philosophie, ni en histoire, ni en sociologie. Mais M. Moreau veut-il qu'on le cite dans les anthologies? «C'est arrivé ainsi. Je ne veux rien. Je suis quelqu'un qui est permanent sur la scène publique depuis quarante ans, on pensait m'avoir oublié mais vous êtes là aujourd'hui.»

«Je fais des conférences pour gagner ma vie. Je leur dis n'importe quoi, la majorité se jette par les fenêtres. Les gens se trouvent provoqués dans leurs convictions intimes parce que je suis un esprit libre et que je leur enseigne à ne rien respecter sauf eux-mêmes.»

Pour savoir si le mouvement a eu un impact sur la société québécoise, il faudrait pouvoir le comparer. Mais la tâche semble difficile, car le philosophe dit se distinguer de tout autre mouvement. Selon Yvan Lamonde, le jovialisme est «un mouvement de recherche, d'expression personnelle et de thérapie individuelle», et c'est en cela qu'il s'inscrit parmi d'autres courants de la contre-culture. Lamonde croit que le jovialisme s'inspire de divers mouvements anciens et contemporains.

Par exemple, Moreau se rapprocherait de l'Infonie de Raoul Duguay et de Walter Boudreau, ce mouvement qui voulait marier chant, danse, poésie et art visuel et qui a créé son propre cosmos de dieux et de lois autour des années 1970. Mais Moreau rappelle que Duguay est un poète et un musicien, et qu'il n'a pas de diplôme en philosophie. Lamonde avait aussi proposé le mouvement de produits naturels de Jean-Marc Brunet, mais Moreau n'y voit pas de similarité. L'historien des idées dit que le philosophe jovialiste rappelle en particulier les gourous de l'Inde. Moreau s'inspire bel et bien de religions indiennes telles que l'hindouisme, le sikhisme, le bouddhisme ou le jainisme, notamment dans ses notions de plaisir et de jouissance reliées à l'expérience des plaisirs sexuels, mais le jovialisme ne propose aucun interdit.

Ce qui démarque André Moreau, comme il se plaît à le rappeler, c'est son

Il existe-t-il?

cheminement. Il a fait une thèse de doctorat en philosophie avec Paul Ricœur à la Sorbonne sur les superstructures de l'immatérialisme. Il voulait démontrer que la matière n'existe pas. Ses directeurs n'étaient pas convaincus de sa démonstration, mais il a tout de même obtenu son doctorat en philosophie «pour le bel effort» rapporte-t-il. Après avoir touché à la phénoménologie, il poursuit des études postdoctorales en épistémologie à l'Université de Montréal.

«Je m'adresse à des gens qui veulent faire des études avec moi. Si quelqu'un qui n'a pas de formation veut me lire, c'est comme quelqu'un qui ouvre la Bible et lit qu'Abraham a tué son fils, et croit que Dieu lui demande de tuer son fils. Est-ce que la Bible est responsable? Non. Moi, j'expose des idées vastes, profondes, précises. Si quelqu'un se sert de mes écrits pour commettre un crime, je ne suis pas responsable. Pour me lire il faut être intelligent.»

Un bonheur qui choque à moins d'être intelligent

Moreau dit que le public est souvent choqué par ses propos car il «leur enlève leur dieu, leur béquille, la matière». Les écrivains des années soixante avaient acquis un rôle politique, leur parole importait. Mais ce rôle, André Moreau n'en a que faire. Il se fout aussi du nationalisme, qui a pris toute sa force durant les années de la Révolution tranquille, car c'est de la politique. «Je suis anti-politique» affirme-t-il. Le philosophe veut libérer les gens de leurs obligations «celle d'élever ses enfants, celle envers l'État et envers Dieu» explique-t-il. Nombre de ses idées rappellent celles d'antan: la révolte contre l'Église, le refus du passé, l'importance accordée au bonheur. Pour lui, le passé ne pèse plus, tout est possible. «En réalité, tout est permis. Jusqu'à ce qu'on se heurte à quelque chose qui fait mal. Alors on se retient. Quand c'est bon pour tout le monde, on continue.»

Le mouvement jovialiste, dit Moreau, se distingue des autres parce qu'il ne dresse pas de règles à suivre pour orienter la conduite humaine. «Il appelle à transgresser les interdits –joyeusement. Il n'y a pas de révolte politique, de rancœur, de vengeance envers les institutions ou d'attaque envers les hommes. On essaie de se passer des institutions: je n'ai pas de compte en banque, de carte de crédit, je ne vote pas, et je ne paie pas mes impôts. André Moreau n'existe pas.» En effet, c'est son éditeur, qu'il a aussi nommé son agent et son cessionnaire qui s'occupe de tout. «C'est lui qui a les problèmes, moi je n'ai que des projets» dit Moreau.

André Moreau dit qu'il n'avait pas le désir de créer une communauté. «Ça s'est fait tout seul» explique-t-il en donnant l'exemple de Nicolas Lehoux qui est venu vers lui et qui dirige à présent le mouvement. «Je le bénis et, moi, je m'en vais jouer.» Le jovialisme apparaît comme un art de vivre. Toutefois, Moreau affirme qu'il ne croit pas que sa façon de vivre peut fonctionner pour tout le monde. «Je ne m'intéresse pas aux autres. Je ne dis pas aux gens comment ils devraient vivre. Je leur dis: vous cherchez une solution, regardez comment je vis»

Moreau explique qu'il est possible de vivre en se passant du système qui passe par le travail, l'argent et les banques, et prendre le chemin de ce qu'il appelle «l'abondance de l'infini». «Tu ne travailles pas, tu vis dans la facilité et tu ne manques jamais de rien. Si tu n'es pas intelligent, tu n'y arriveras pas. L'intelligence est une clé pour le bonheur.»



André Moreau et Nicolas Lehoux

Le logo du jovialisme et son interprétation
Triangle: la loi de trois, thèse, antithèse, synthèse
Cercle: totalité de l'être
Rose: l'ouverture passionnée
Glaive: conquête de soi

Moreau ne nie pas devoir, comme tout le monde, payer son loyer, mais comment y parvient-il? «Je fais des conférences pour gagner ma vie. Je leur dis n'importe quoi, la majorité se jette par les fenêtres. Les gens se trouvent provoqués dans leurs convictions intimes parce que je suis un esprit libre et je leur enseigne à ne rien respecter sauf eux-mêmes.»

«partneurship amoureux ouvert poly-érotique avec option privilégié et intensité variable»

Mais n'est-ce pas notre société qui lui permet de vivre ainsi? Il affirme que non, que la société québécoise actuelle ne lui permet pas de vivre ainsi, pas plus que la société russe soviétique ou la présente société chinoise ne le feraient. «Lorsque vous vivez ainsi, c'est par une décision de votre part, et non parce que les autres vous en ont donné la permission. Je pourrais vivre ainsi sur la lune. Je suis organisé. Organisez vous sinon vous aller vous faire organiser!»

Et l'amour alors?

L'amour et les femmes, prennent beaucoup d'importance dans les écrits et pensées d'André Moreau. «Elle ouvre la voie du plaisir.» Moreau prône la polyga-

mie. Il vit avec Jackie et leur chien Caprice là où il a accueilli *Le Délit*. Il vit aussi avec deux autres compagnes, Andrée et Louise Éva qui, elles, se partagent Jean-Marie. Jackie, de son côté a Lucas, un marquis italien ruiné. Tout ceci semble très romanesque, mais le philosophe demeure très sérieux en détaillant tout cela. «Nous vivons dans une tribu métaphysique insou-

avec Moreau? «Je ne me compte pas là, André Moreau n'existe pas. Ne l'oubliez pas, ce n'est pas un jeu de mots.»

Le jovialisme aujourd'hui

Le mouvement jovialiste parle d'un changement. «Je vois un changement radical en 2012. Une nouvelle race d'enfant. Jovialistes. Différents par leur essence. Ils sont axés vers le futur. Ils ont des pouvoirs de guérison, psychique» dit Nicolas Lehoux. Cette nouvelle génération, ils l'appellent les enfants indigos ou arc-en-ciel ou cristal. C'est une génération née à

«Je n'ai pas de compte en banque, de carte de crédit, je ne vote pas, et je ne paie pas mes impôts. André Moreau n'existe pas.»

l'ère de la communication. «C'est la première fois que c'est les jeunes qui savent tout» avec Google par exemple.

Quelle est cette ère nouvelle? Moreau explique qu'il y a d'abord eu l'ère du père, avec des figures patriarcales telles Jupiter et Yahvé. Puis, il y eut l'ère du fils avec Jésus. La troisième ère serait celle de l'esprit et des femmes. «Judaïsme, christianisme, jovialisme» dit-il.

«Nous ne naissons pas de nos parents. Nous naissons à nos parents. Nous ne venons pas du passé. C'est ce que nous avons à être qui nous met au monde. Il faut tenir compte des futurs qui s'organisent devant nous et qui nous poussent et nous attirent en avant. Le pare-brise est très grand et vous aide à voir en avant. Le rétroviseur est tout petit. Nous ne devrions pas accorder au passé une importance plus grande que celle que le rétroviseur nous permet d'avoir sur la route.»

Le mouvement est même sur Facebook. Il compte 200 membres sur le groupe. Est-ce bien officiel? «Je ne sais pas si c'est officiel, mais ils démontrent un intérêt et je leur envoie des courriels» dit Nicolas.

Les capsules jovialistes sur Youtube se terminent sur l'exclamation: «M'a-t-on compris!» Le comprend-t-on vraiment? Il raconte que l'archevêque de Montréal lui avait demandé de le faire rire. Moreau lui aurait dit: «Écoutez, il y a beaucoup de chrétiens et pas assez de christ». «Beaucoup de gens ont ri parce qu'ils ne comprennent pas mes mots.»

«Je suis un homme qui essaie de se faire oublier.» Il cite Ulysse: «L'immortalité, c'est quand tu oublies les hommes, et que les hommes t'oublient. C'est là que je me situe.»

Pourtant, à la manière des philosophes antiques qui recevaient leurs disciples dans leur jardin, André Moreau organise des rencontres les mardis dans son salon.

Pourquoi le mouvement jovialiste réussit-il à fédérer? Les pensées métaphysiques sont-elles bien fondées? Donnent-elles au jovialisme une légitimité supérieure à celle d'un quelconque mouvement, à celle d'un site de rencontre en ligne? À vous de juger. ☺

www.civilcad.ca/jovial.htm

Propos recueillis par Mai Anh Tran-Ho.

Le drapeau québécois est-il trop vieux?

Des célébrations commémorent le 62e anniversaire du drapeau québécois.

Christophe Jasmin
Le Délit

Ce jeudi 21 janvier, le drapeau québécois fête ses 62 ans. Pour l'occasion, une cérémonie de levée du fleurdelisé ainsi qu'un défilé avaient lieu ce samedi à Montréal. Organisés par la Société Saint-Jean-Baptiste, ces événements avaient pour but de célébrer et de promouvoir notre drapeau national.

Officiellement adopté par l'Assemblée législative sous Duplessis, le fleurdelisé remplaça le très britannique Union Jack en janvier 1948 comme emblème officiel de la province. En plus de représenter une victoire pour le mouvement nationaliste québécois, ce changement exprimait un désir de rupture avec la monarchie britannique. Les Québécois voulaient que cet emblème reflète l'histoire et le caractère distinctif de la province. Sans surprise, on se tourna vers des symboles rap-

pelant la religion catholique et la France.

En effet, la croix blanche qui divise le drapeau en quatre carrés renvoie au catholicisme, élément distinctif de la société québécoise en 1948, alors que le fond bleu royal rappelle la couleur du blason des souverains de France. De la même manière, les fleurs de lys, symbole historique de la monarchie française, évoquent l'origine du peuple québécois, et la couleur blanche, le catholicisme.

Force est donc de constater que le fleurdelisé présente un très fort symbolisme religieux. C'est précisément cet aspect qui en a amené plusieurs à remettre sa pertinence en question. Dans une société québécoise post-Révolution tranquille, multiculturelle et très largement laïcisée, est-ce légitime d'avoir un emblème national qui peut sembler dépassé? La connotation catholique n'est-elle pas exclusive? Bref, le drapeau québécois reflète-t-il encore

adéquatement la population qu'il représente?

Il y a un peu plus d'un an, le coloré Richard Martineau révélait dans sa chronique du Journal de Montréal que la professeure du nouveau cours d'éthique et de culture religieuse de sa fille avait demandé à ses élèves de redessiner le drapeau québécois. «Le prof dit qu'il n'est plus représentatif de la nouvelle réalité parce qu'il y a une croix dessus» lui avait expliqué sa fille. Le chroniqueur, en profond désaccord, mit la démarche sur le compte d'un «multiculturalisme gnangnan». Certains, pourtant, se sont sérieusement et ingénieusement penchés sur la question.

En janvier 2008, le collectif Identité québécoise (IQ), comptant une dizaine de jeunes adultes parmi ses rangs, entreprit de créer un nouveau drapeau québécois à l'occasion de ses 60 ans en se basant sur des principes de communication moderne voulant que la simplification des symboles opti-

mise l'échange d'information tout en restant collé sur l'histoire du Québec et sur ses nouvelles réalités sociales. Résultat: un seul rectangle bleu avec un seul lys blanc au centre. D'après IQ, la suppression de la croix rend non seulement le fleurdelisé plus laïc, mais enlève aussi l'image d'un Québec «divisé» au profit d'un seul lys plus grand et fort.

Bien sûr, il est très peu probable qu'une telle refonte se produise dans un futur proche. Il faut donc chercher ailleurs dans le symbolisme québécois afin de trouver un emblème indubitablement rassembleur de tous. Le fameux «Je me souviens» est-il un plausible candidat? La devise semble effectivement plus inclusive puisque le «je» désigne tout le monde, indépendamment de sa religion ou sa langue.

Dans son documentaire *Un certain souvenir*, le cinéaste belge Thierry Lebrun va à la rencontre d'une multitude de personnes qui

forment le Québec d'aujourd'hui afin de leur demander ce que signifie pour eux la devise d'Eugène-Étienne Taché, architecte qui fit inscrire les 3 mots sur le parlement à Québec. Mis à part la grande diversité des réponses qu'obtient Lebrun, on remarque le rejet total de la devise par certains, particulièrement des Mohawks et des Anglo-Québécois qui ne s'y identifient pas. Le dramaturge québécois René-Daniel Dubois abonde dans le même sens. Pour lui le «Je» exclut la multiplicité et la complexité alors qu'un «Nous» impliquerait plusieurs façons de se souvenir.

Le Québec est-il voué à n'avoir que des emblèmes qui, même s'ils font l'objet d'un large consensus, peuvent tout de même paraître exclusifs? L'inclusion universelle devrait-elle transparaître à tout prix? La sainte flanelle du Canadien de Montréal, quant à elle, semble toujours convenable ou du moins, jusqu'au retour des Nordiques. ☉

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Programme de soutien à la recherche



Le Programme de soutien à la recherche de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ) vise à promouvoir et à soutenir des travaux scientifiques portant sur un aspect ou une composante des riches fonds et collections patrimoniales de l'institution ou encore sur l'un des sujets suivants : l'histoire du livre, de l'imprimé et de l'édition au Québec ; l'histoire et la sociologie des bibliothèques au Québec ; l'histoire et la sociologie des archives au Québec ; l'histoire de la lecture au Québec.

BOURSES OFFERTES AUX CHERCHEURS QUÉBÉCOIS

- deux bourses de doctorat (12 500 \$ chacune)
- deux bourses de maîtrise (9500 \$ chacune)
- une bourse additionnelle de doctorat (12 500 \$) ou de maîtrise (9500 \$)
- une bourse Relations France-Québec (3500 \$)

La date de tombée des candidatures de maîtrise est le 1^{er} mars 2010. Le programme bénéficie de l'appui financier de la Fondation de BANQ.

RENSEIGNEMENTS

Direction de la recherche et de l'édition
Téléphone : 514 873-1101, poste 3831
Courriel : info.recherche@banq.qc.ca

RÈGLEMENTS COMPLETS
DES CONCOURS
www.banq.qc.ca/psr

Bibliothèque
et Archives
nationales
Québec

Université d'Ottawa

La **Faculté des sciences sociales** vous offre une gamme de programmes d'études supérieures compétitifs dans un environnement bilingue, où l'excellence en enseignement et en recherche assurent votre avenir.



- | | |
|---|--|
| • Administration publique (maîtrise et doctorat) | • Psychologie (doctorat) |
| • Affaires publiques et internationales (maîtrise) | • Science économique (maîtrise et doctorat) |
| • Criminologie (maîtrise et doctorat) | • Science politique (maîtrise et doctorat) |
| • Études des femmes (maîtrise et doctorat) | • Service social (maîtrise et doctorat*) |
| • Gestion publique et gouvernance (certificat) | • Sociologie (maîtrise et doctorat) |
| • Mondialisation et développement international (maîtrise) | |

Ne laissez pas votre avenir au hasard.

Ça part d'ici.

Nous garantissons un appui financier aux étudiants ayant une moyenne pondérée de 8,0 et plus s'inscrivant à la maîtrise ou au doctorat en sciences sociales à temps complet.

Visitez **www.sciencessociales.uOttawa.ca** pour en savoir plus sur les dates limites et critères d'admission.

* Sous réserve de l'approbation du Conseil ontarien des études supérieures et du Sénat de l'Université d'Ottawa



uOttawa

Faculté des sciences sociales
Faculty of Social Sciences

Besoin de plus de Délit?

Les anciens numéros vous attendent en ligne!
delitfrancais.com



Gracieuseté Théâtre du Nouveau Monde

THÉÂTRE

Des ronds de jambe et des hommes

Il est gentil, il est homme, mais il est bourgeois. Dans un monde d'aristocrates, le drame du marchand riche ne saurait se régler uniquement par des courbettes et des révérences.

Anabel Cossette Civitella

Le Délit

Dans le Paris de 1760, *Le Bourgeois gentilhomme* fut l'une des plus remarquables comédies-ballets de Molière. Présentement à l'affiche au Théâtre du Nouveau Monde, la brillante comédie au thème intemporel est remise en scène par Benoît Brière qui sait bien imiter le pied de nez du grand maître de théâtre à tous ces petits s'imaginant devenir grands.

Monsieur Jourdain (Guy Jodoin) est un fils de marchand qui n'assume pas sa simple bourgeoisie et aspire aux lettres de noblesse. Par le truchement de maîtres de lettres et d'épée qui lui enseignent à devenir noble, et d'un «ami» aristocrate, paumé

et maraudeur, le pauvre Jourdain tente, tout au long de la pièce, de s'initier «aux choses de qualité» et d'accéder à la haute société. La scénographie rutilante combinée à des costumes percutants, voilà qui met en place le décor de quelque cent-quarante minutes de rigolade.

D'entrée de jeu, une pointe d'inquiétude peut se faire sentir. L'apparition du protagoniste, guindé dans sa toge rouge royale, ainsi que ses mimiques exagérées font craindre le pire: la pièce s'enlisera-t-elle dans le ridicule? De surcroît, les maîtres de musique et de danse chargés de l'éducation de M. Jourdain ne brillent pas par leur élocution, leur prose demeurant difficile à comprendre.

Rapidement, par contre, le

ridicule est dilué dans une large dose de comique et la mauvaise diction des maîtres est compensée par leur esprit. Le spectateur se concentre plutôt sur les bons mots qui fusent. L'éternelle confrontation entre les arts et les sciences prend aussi vie d'une manière assez insoupçonnée lorsque le violoniste de service lance: «La musique ne serait pas une manière de s'accorder?» La formidable bataille qui s'ensuit souligne, une fois de plus, le caractère satirique de la pièce de Molière.

La naïveté évidente de Jourdain, son air bon enfant teinté d'inquiétude ainsi que sa complète subordination aux compliments font de lui un personnage duquel on rit beaucoup, mais qui attire peu la

sympathie. Son manque complet d'éducation, par exemple, le rend d'autant plus risible qu'il colore savoureusement la pièce lorsqu'il constate: «Ça fait quarante ans que je dis de la prose et je n'en savais rien!».

D'un caractère borné et toujours à la poursuite d'un plus haut statut social, M. Jourdain refuse catégoriquement de marier sa fille à un homme qui s'avoue ne pas être gentilhomme. Très bien joué par François-Xavier Dufour, Cléonte est un soupissant fort crédible duquel il est facile de tomber amoureux, reflétant la droiture, la franchise et étant prêt à tout donner pour Lucile Jourdain (Émilie Gilbert).

C'est d'ailleurs de cette relation problématique que naissent le nœud et le dénouement de

la pièce. Le laquais de Cléonte, voulant aider son maître à obtenir la main de celle qu'il aime, conçoit un plan qui vise à flatter l'amour-propre du père Jourdain. Lorsque le fils du grand Sultan (Cléonte déguisé) débarque chez M. Jourdain, ce dernier n'y voit que du feu et accepte le mariage de sa fille à ce Turc qu'il pense avoir déjà vu quelque part... La pertinence de la dernière chorégraphie haute en couleur et en musique est discutable, mais s'harmonise avec le flafla rencontré tout au long de la pièce. Ainsi, des jeux de miroirs éblouissants aux tenues grandioses, tous les détails de la pièce sont dirigés vers un seul et même but: donner l'illusion du luxe dans lequel aiment à se complaire les faux nobles de ce monde. ☉



Naoya Hatakeyama

ARCHITECTURE

Le CCA s'ouvre à vous

Depuis 20 ans, le Centre Canadien d'Architecture stimule autant les chercheurs que les mordus d'architecture et de design.

Rosalie Dion-Picard

Le Délit

Inauguré en 1989, le Centre Canadien d'Architecture propose aux Montréalais de découvrir les différentes facettes de l'architecture. Musée grand public aussi bien que centre de recherche, le CCA s'est donné la mission de «sensibiliser le public au rôle de l'architecture dans la société, de promouvoir la recher-

che de haut niveau dans ce domaine et de favoriser l'innovation dans la pratique du design».

Phyllis Lambert, directrice fondatrice et présidente du CCA, a d'abord fondé l'institution pour rendre publique sa collection personnelle de plusieurs milliers de documents, allant du dessin au périodique en passant par l'estampe et la photographie. Les pièces proviennent autant de la Renaissance que de l'épo-

que contemporaine, et sont surtout destinées aux chercheurs et étudiants qui veulent adopter une approche multidisciplinaire. Interroger la nature du bâti, son influence, ses raisons d'être, voilà qui constitue l'objectif partagé par les chercheurs et la direction du CCA. Et, à en croire la diversité de la collection, des activités et des expositions qu'il propose, il n'est plus permis de douter du sérieux de l'entreprise.

La collection

Un demi-million de pièces sont disponibles pour consultation sur place, et quelques-unes en ligne. Il faut prendre rendez-vous 24 heures à l'avance pour demander à consulter les archives qui vous intéressent. Et puisque que la collection s'étend sur les six derniers siècles, difficile pour le curieux de ne pas y trouver son compte.

Une librairie où vous ne trouverez que des livres

... sur l'architecture, l'histoire de l'art, le graphisme, le design, la photo et les disciplines connexes. Un inventaire impressionnant de titres en français et en anglais, plusieurs fauteuils qui invitent à la lecture... On est à mille lieues des superlibrairies-disquaire-déco, et en plein dans la «quiet and still light of delightful studies», comme on peut le lire sur le mur de la McLennan. Le site Internet offre une fonction de recherche, et il est possible de contacter les libraires pour des commandes spéciales.

Les Soirées du jeudi

Toutes les semaines, le CCA accueille une activité en lien avec les événements en cours. Le 28 janvier, Causerie avec le commissaire: Les films de John Lennon et Yoko Ono de 1970 à 1972 présente trois heures d'images autour du couple mythique.

Événements et programmes éducatifs

La CCA accueille maints événements, qui vont des *after-partys* aux conférences. À noter : le 11 février à 19h, le CCA sera l'hôte de la soirée Savon, créé en collaboration avec Pecha Kucha. Explorant l'évolution de l'hygiène publique en milieu urbain, Savon se penche particulièrement sur le cas de Montréal.



Naoya Hatakeyama



Gracieuseté du CCA

Un bâtiment multidimensionnel

Le Centre Canadien d'Architecture occupe deux édifices distincts et intégrés : la maison Shaughnessy, construite en 1874, et l'aile la plus récente, datant de 1979. Conçue par Peter Rose et Phyllis Lambert, le nouveau bâtiment totalise plus de 12 000 mètres carrés et accueille la majeure partie des espaces accessibles au public, tandis que la maison Shaughnessy abrite bureaux, espaces de rencontre, et salles de conférence. L'harmonisation exceptionnelle des deux constructions a été saluée à de nombreuses reprises, tant en Amérique du Nord qu'en Europe.

Le jardin du Centre, trop souvent négligé par les visiteurs, est lui aussi porteur d'une vision empreinte d'un souci du design. Situé en hauteur, il offre un panorama sur le quartier environnant. Des sculptures aux allures de *ready-made* architectural proposent une réflexion sur le paysage urbain, sa transformation et son rapport à la nature. Divisé en cinq espaces distincts -le Verger, le Pré, l'Arcade (miroir de la maison Shaughnessy), l'Esplanade, le Belvédère et les Colonnes allégoriques- qui invitent le promeneur dans une aventure alliant nature et urbanisme.

Le Centre Canadien d'Architecture ne se contente donc pas de théoriser l'architecture, mais participe activement à la diversité du paysage architectural montréalais.

Vitesse et espace à l'écran

L'exposition *Entracte: Films d'un futur héroïque* présente une quantité phénoménale de films. La galerie, transformée en salles de projection, présente des films expérimentaux, des documentaires, des films d'archives de la NASA, du Musée national de l'air et de l'espace de la Smithsonian Institution, de l'ONF et d'UbuWeb. «Avec *Entracte*, le CCA explore les mythes fondateurs de la vie contemporaine. Ces films mettent en question la vision du

futur et suscitent des interrogations dans une perspective expérimentale et innovante. Ces dernières années, le CCA a mené divers projets évoluant autour de la thématique des limites [...]. Ces expositions mettent toutes en lumière des idées qui façonnent l'expérience et les attentes au quotidien» explique Mirko Zardini, directeur du CCA. Les films de la NASA, dont plusieurs n'ont jamais été projetés, totalisent vingt-deux heures de pellicule et ont été filmés depuis

l'espace et la Lune. Dans un autre registre, les productions de l'ONF mêlent le documentaire et le film expérimental. Des films de cinéastes connus, notamment Norman McLaren et Claude Jutra, se retrouvent dans la première salle de l'exposition. Les animations de McLaren, conçues dans les années 50 et 60, explorent le mouvement au moyen de la sérigraphie sur pellicule, une technique mise au point par McLaren lui-même. L'exposition transporte le visiteur

d'une salle à l'autre, proposant un parcours explorant les thèmes de l'exposition, comme le rythme, la vitesse, le vol, les cosmonautes et l'espace. Laissez-vous guider! ☉

Entracte : Films d'un futur héroïque

Où: Centre Canadien d'Architecture
1920 rue Baile

Quand: Jusqu'au 28 février
Combien: Gratuit (étudiants)



Gracieuseté du CCA

Sundance n'a qu'à se rhabiller...

Le billet de la Bombe
Emilie Bombardier



IL Y A DE CES ŒUVRES ET de ces artistes qui semblent parfois surgir subitement dans le paysage québécois avec des mois de retard, ayant remporté un tas de nominations ou de reconnaissances et me donnant surtout l'impression d'avoir été noyée dans mes *course-packs* et coupée de toute actualité depuis l'âge de pierre. Que cela résulte d'une stratégie de marketing agressive et efficace ou d'un processus de distribution un peu frileux, c'est toujours avec perplexité et méfiance que je tente de m'y intéresser. Non non, je ne parle pas ici d'un énième *New York Times Bestseller* qui vient de paraître sur nos tablettes ou du dernier film encensé à Sundance et relatant probablement l'histoire d'une famille aussi dysfonctionnelle qu'attachante, mais bien de l'arrivée sur nos écrans de *A Single Man* (vf. Un homme au singulier), du designer Tom Ford.

Ce cinéaste nouvellement auto-proclamé est indéniablement un homme d'affaires qui sait faire tourner l'engrenage médiatique à son service. D'abord connu comme directeur artistique chez Gucci et chez YSL (Yves Saint Laurent, NDLR) avant de lancer sa propre ligne éponyme, il a su, à coups de pubs choquantes pour nos chastes yeux et de couvertures médiatiques fort enviables, se faire reconnaître comme génie et magnat du monde de la mode. Bref, Tom Ford serait, selon moi, une version un peu moins puissante mais mieux coiffée de Donald Trump.

Pour un premier film, obtenir trois nominations aux Golden Globes et une pour le Lion d'or à la Mostra de Venise, est un succès assez impressionnant. Serait-il dû en grande partie à la réputation de Ford? C'est fort possible. Mais il n'en reste pas moins que *A Single Man* est une œuvre d'une beauté renversante qui saura vous distraire des tons de gris et des litres de sloche propres au paysage hivernal urbain.

La mode n'en est certainement pas à sa première collaboration avec le septième art. Plusieurs cinéastes célèbres ont réalisé des courts-métrages publicitaires sensationnels pour les grands couturiers (David Lynch avec Gucci, Jean-Pierre Jeunet avec Chanel, pour ne citer que ceux-là) et de nombreux films ont fait leur marque dans la mémoire collective par la contribution de ces mêmes couturiers dans la conception des costumes. Mais qu'un *designer* prenne lui-même les rênes d'un long-métrage est probablement une première et la rencontre de ces deux mondes crée inévitablement une symbiose aussi étrange qu'agréable dans le film de Ford.

A Single Man, est une adaptation d'un roman de Christopher Isherwood campé dans les années soixante et relatant la journée d'un professeur d'université américain (Colin Firth) qui, après avoir perdu son conjoint dans un accident d'auto quelques mois auparavant, décide qu'il mettra fin à ses jours une fois rentré du bureau. La perspective de la mort lui fera découvrir en quelques heures toute la beauté qui l'entoure et changera lentement sa détermination à méticuleusement mettre fin à ses jours.

L'histoire est simple et touchante et l'interprétation de Colin Firth est juste et sans faille bien qu'un manque de substance affecte les dialogues. Ce qui, toutefois, est renversant, est un souci esthétique poussé à son paroxysme. De la direction artistique à la photographie, en passant tout spécialement par les costumes, tout semble aspirer à faire de chaque seconde une image qui pourrait très bien se retrouver sur la couverture du prochain *Vogue*. Dans le monde de Tom Ford, c'est à peine si le facteur ne fait pas sa distribution matinale en complet *Armani* et n'arrondi ses fins de mois en faisant un peu de mannequinat... Le résultat est étrange, la beauté qui frappe le protagoniste ayant des traits presque surréalistes alors que la grande douleur qu'il exprime est, quant à elle, cruellement humaine.

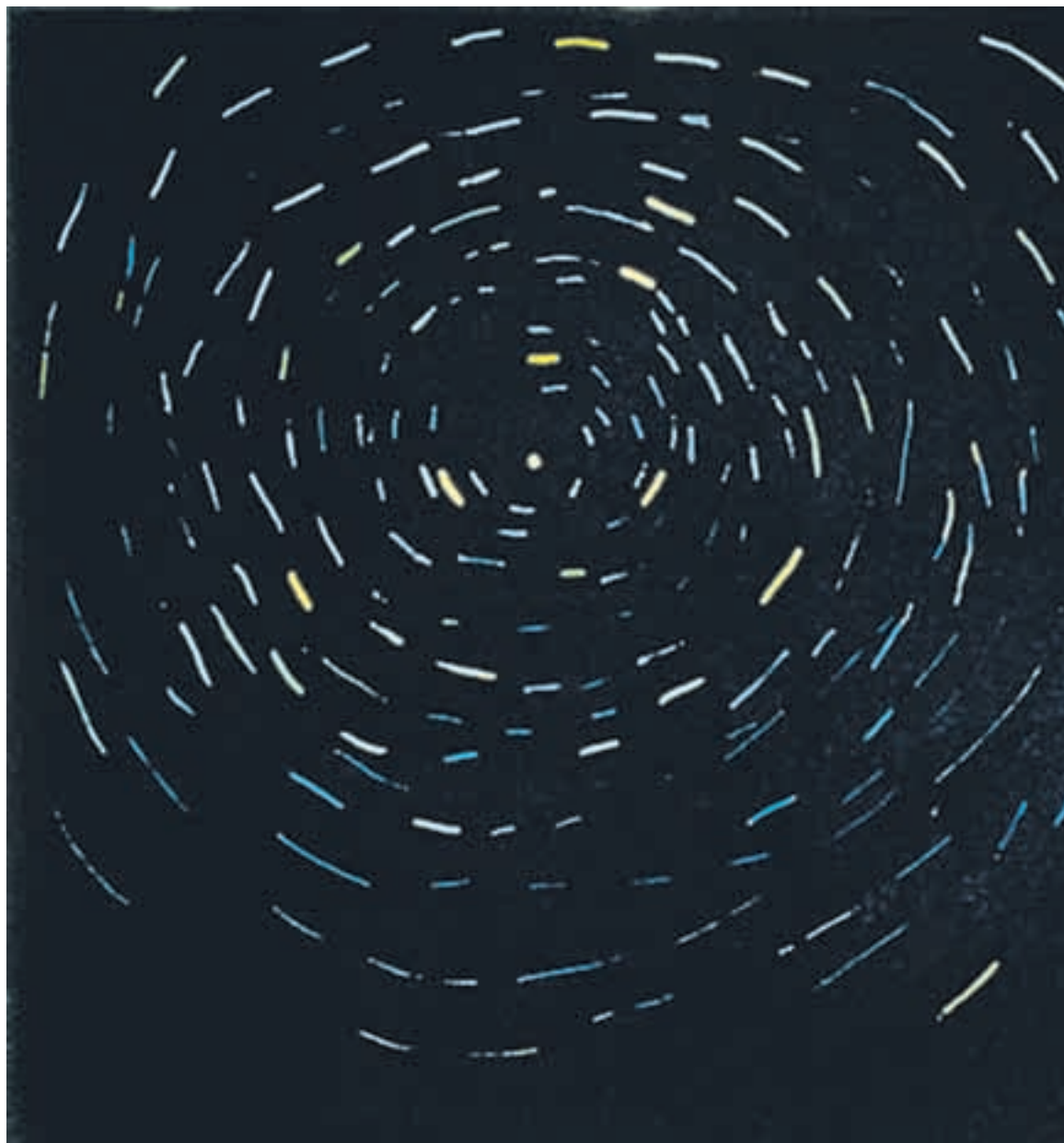
Malgré ces incongruités, force est de conclure que *A Single Man* mérite toutes les distinctions auxquelles il aspire et le succès de Ford marquera peut-être un triomphe de l'esthétisme dans la façon de concevoir le septième art. Ce triomphe au singulier deviendra-t-il une tendance bien assumée? Ça reste à voir. ☉



The Weinstein Company

Au détour de la ville

« Cubes, blocs et autres espaces », présenté à l'occasion de la nouvelle série d'expositions thématiques du Musée d'art contemporain de Montréal, porte un regard neuf sur les cadres urbains et architecturaux d'aujourd'hui.



Paterson Ewen, *Star Traces Around Polaris, 1973*

Denis Farley

Annick Lavogiez
Le Délit

C'est grâce aux recherches et explorations orchestrées par Mark Lancôt, commissaire au MAC, qu'une nouvelle orientation a pu s'intégrer au «Point de vue sur la Collection». De cette série d'expositions visant à réinterpréter les œuvres de la collection permanente selon un dénominateur commun, découle «Cubes, blocs et autres espaces» qui rassemble autour de l'idée d'espace urbain différentes créations proposant chacune à leur manière une nouvelle vision de l'environnement moderne. À travers un parcours, qui se veut éclaté et ouvert plutôt que chronologique ou monographique s'entreprennent une lecture hétérogène des cadres urbains et architecturaux qui soulève tout de même un grand questionnement sur le rôle de l'art dans notre perception du monde. Ainsi s'articule la façon dont les artistes du siècle dernier ont imaginé le quotidien urbain et les forces qui le gouvernent par le biais de leurs travaux.

Figure fort récurrente dans les œuvres présentées, la ville, de par son façonnement de l'espace et par l'évolution qu'elle a subie au cours du dernier siècle se décline dans l'exposition à travers de multiples représentations de ses bâtiments, de ses habitants et des constituants de l'ambiance et de la vie urbaine. L'exposition de Lancôt allie d'ailleurs avec justesse différents supports artistiques tels que des installations, des vidéos, des tableaux et des photographies signés par Josef Albers, Gilbert & George, Ian Carr-Harris, Paul Strand, Françoise Sullivan, Serge Tousignant et Gordon Webber, pour ne nommer que ceux-là. À première vue, il semble que la disparité des créations puisse surprendre, et pourtant cette diversité n'affaiblit pas la cohérence de l'assemblage des œuvres. Aux côtés de dessins dont on peut aisément saisir l'inspiration surréaliste se dressent des installations vidéos et des luminaires évoquant à quel point notre quotidien est bombardé d'images publicitaires et d'artificialité. On y retrouve notamment l'étrange vidéo de Joan Jonas intitulée «La

saga du volcan», dont la symbolique onirique ne peut que surprendre.

L'exposition nous fait donc voyager par un cheminement très intéressant, ponctué de discours esthétiques, sociaux et politiques variés.

Présentée au Musée jusqu'au 5 avril, l'exposition saura fasciner les amateurs d'art contemporain et de thématiques urbaines. C'est avec plaisir que l'on découvre ou que l'on retrouve les œuvres du MAC sous un angle pour le moins original. Bien que celles-ci ne présentent pas toutes le même intérêt pour le public amateur et que certains pourront, dans cette optique, remettre en question la pertinence de certaines œuvres, il n'en reste pas moins que la vision que traduit l'exposition de Mark Lancôt saura résolument attirer et séduire. ☉

« Cubes, blocs et autres espaces »
Où: Musée d'art contemporain
185 rue Sainte-Catherine Ouest
Quand: jusqu'au 5 avril
Combien: 4\$ (étudiant)

La mélodie de la réplique

La capsule sonore
Amélie Lemieux



À L'HORIZON, UN SEUL banc est libre. Je me rue et, une fois l'objectif atteint, je balaye du regard les gens qui m'entourent dans ce wagon à espace si limité. Ça y est, je viens déjà d'apercevoir un énergumène qui balance sa tête comme une poule en furie. À première vue, je le crois dérangé, mais non : c'est une victime. Victime de ses écouteurs et de la musique qui y passe. Victime de sa mélodie et de ses rythmes saccadés. Il est tout de même intense, l'effet de la musique sur un individu. J'arrive à ma station, je me lève du siège envié, je frôle l'homme à la tête grouillante, j'ose entendre La Roux. Ceci n'est pas un canular de mauvais goût. En tout cas, il est d'actualité le mec : le duo londonien se déchaînera au Métropolis le 5 février prochain.

Vous ne pourrez pas m'y voir, parce que mon statut d'étudiante fauchée ne me le permet pas. Par contre, vous y trouverez sûrement la girouette que j'ai croisée dans le métro, qui sait?

Revenons-en à la musique en tant qu'élément déclencheur de nos humeurs : elle nous rend tous fous, tristes, heureux, frénétiques, paisibles. C'est indéniable. En plus de ça, j'ajoute que chaque groupe fournit une mélodie qui, elle, est associée à un état d'esprit particulièrement recherché. On se sent puissant quand on écoute les Stones, pas vrai? Que dire de ce que nous procurent des groupes comme U2, Oasis, voire même Led Zeppelin? Bon, d'accord, peut-être suis-je un TANTINET subjective, mais qu'il y en ait un qui vienne me dire que Coldplay lui donne la joie de vivre, je lui donnerai la médaille de l'être le plus contradictoire que je connaisse. Étant donné que je suis certaine de mon coup, je vous donne une preuve à l'appui : «*When you try your best but you don't succeed/ When you get what you want but not what you need*», sans oublier le traditionnel «*Tears stream down your face, I promise I will learn from my mistakes*» plus tard dans la chanson. Je vous vois venir, chers lecteurs, je vous en-

tends même me lire : «*Amélie, tu as tort, ce ne sont pas toutes les chansons de Coldplay qui nous poussent à la consternation de notre être!*» Je vous l'accorde, l'air de *Lovers in Japan* est nettement moins dramatique que celui de *Fix You*. Toutefois, cette exception n'empêche aucunement la renommée mélancolique de l'ensemble des chansons du quatuor. Au même titre que Coldplay, je n'arrive pas à me souvenir d'un seul moment festif passé à écouter Emily Haines and the Soft Skeleton. Cela dit, ces groupes-là sont d'un génie inouï, et je verais mal ma collection de disques dénudée de *X&Y*, de *Parachutes* ou de *Knives don't have your Back*, encore moins mon Ipod démunie de chansons comme *Lost!*, *Detective Daughter* ou encore *Doctor Blind*. Envisageriez-vous être le détenteur d'un dictionnaire dépourvu de ses mots? D'un lit dépouillé de son matelas? D'une cafetière privée de son réservoir d'eau? Moi non plus. Leçon à tirer #859 : ne jamais se défaire de ses vieux disques (à succès). ☺

Coldplay te donne l'envie de lancer des confettis et de chanter la vie? Fais-nous part de ton enthousiasme à artsculture@delitfrancais.com

LA SECTION ARTS & CULTURE RECHERCHE DES

-chroniqueurs
-collaborateurs
-illustrateurs
-commentateurs
-chialeurs
-lecteurs
-amuseurs
-auteurs
-correcteurs
-réviseurs
-et plein d'autres «eurs»!

Écrivez-nous à
artsculture@delitfrancais.com

Des maîtrises et des doctorats qui conjuguent savoir et action

Ça part d'ici»

L'Université d'Ottawa innove constamment par des programmes répondant aux besoins des étudiants et à ceux de la société. Les programmes de maîtrise et de doctorat suivants témoignent de cet engagement :

- Affaires publiques et internationales (M)
- Bio-informatique (M)
- Droit notarial (M)
- Ergothérapie (M)
- Physiothérapie (M)
- Matériaux avancés et fabrication (M/D)
- Sciences de l'information (M)
- Systèmes de santé (M)
- Neurosciences (M/D)
- Et bien d'autres...



uOttawa

L'Université d'Ottawa sera à **Montréal le 28 janvier 2010**.
Venez nous rencontrer à l'Hôtel Gouverneur Place Dupuis.
Renseignements : www.grad.uOttawa.ca

Flagrant délit de tendresse

Rosalie Dion-Picard

Le Délit

ÉPISODE 13

Résumé de l'épisode précédent:

Lui, le jeune Québécois pure laine, a pris pour la deuxième fois un cours de philo donné par Elle, la belle anglophone réservée. Pourtant, depuis qu'il a vu Richard (l'ex) secourir sa beauté rousse d'une alerte à la bombe dans le Leacock, il l'évite. Elle, de son côté, n'arrive pas à oublier le tonitruant «Fuck la bourgeoisie!» avec lequel il a expliqué à un journaliste la raison de la colère étudiante. Tandis qu'Elle rêve de Lui toutes les nuits, il a repris avec son ex, Nathalie. Bien que tout semble les séparer, ils ne peuvent s'oublier l'un l'autre.

Dans la chambre du demi-sous-sol partagé avec Steeve, il faisait nuit. Seule la lueur orangée des lampadaires éclairait Nathalie et Lui. Ils étaient dans son lit jumeau, elle lui tournait le dos et, les yeux grands ouverts, semblait attendre quelque chose. Il commençait à s'endormir et ronflait par intermittence. Elle se retourna sur le dos, tira les couvertures et le fixa, attendant visiblement qu'il se réveille. Il ouvrit les yeux et vit qu'elle le regardait. Il grogna un peu, se souleva sur ses coudes.

-Ça va?

-Oui oui, ça va, j'm'endors pas.

Silence.

Il espéra un instant pouvoir se rendormir, mais elle reprit:

-C'tait bon le film hen?

-Mmmh... Mais tsé moi, la science-fiction avec des bons-hommes bleus, j'suis pas sûr que c'est de l'art.

Elle le regarda, exaspérée.

-Mais on s'en fout! Le but, me semble que c'est d'avoir du fun, c'est quoi ton problème? C'est toi qui m'as fait écouter tooooooutes les Star Wars, pis là t'es trop cool pour la science-fiction?

Elle soupira.

-T'es plate en crise depuis que l'école a recommencé, c'est quoi l'affaire?

-Rien.

-Comment ça rien? On aime jamais les mêmes affaires, y'a rien qui est assez bon pour toi, tu trouves toute plate, pas intéressant, pas de l'art, pas beau, pas assez recherché, pas assez rien! Jamais!

Elle planta ses yeux scintillants de colère dans les siens. Il tenta un demi-sourire, tout sauf convaincant.

-Tu me parles plus... tu me dis jamais que j'suis belle... Je me rappelle même pas de la dernière fois que tu m'as regardée dans les yeux.

Elle baissa la tête. Une larme roula sur sa joue, elle se redressa.

-C'est parce que tu me trouves grosse hein?

Il soupira.

-Ben non, c'est pas ça...

-Essaye pas, je l'ai ben vu que tu l'avais remarqué au jour de l'An! Je l'sais que j'ai pris vingt livres tsé. J'suis pas folle non plus! Mais je vais redevenir comme avant!

-T'as pas rapport, j'te dis que c'est pas ça! C'est pas toi, c'est moi...

-Ah maudit niaiserie, t'es-tu capable de dire plus de trois mots de suite?

-Pis toi arrête de chialer pis laisse-moi parler.

Il prit une grande respiration et expira en soupirant.

-Tsé, ça a pas marché la grève. Steeve dit qu'on s'est fait avoir, mais moi je pense que, dans le fond, les étudiants voulaient pas assez fort, pis ça m'écœure, pis j'ai eu des notes dégueulasses dans tous mes cours à cause de la grève, pis cette session-ci j'ai pris un cours de philo, pis... Pfff je sais pas, je sais pus...

-Chhhhut.... penses-y pus...

Elle le prit dans ses bras, l'embrassa. Il lui rendit son baiser puis, très vite, ils étaient enlacés. Il était sur le dos. Elle avait les yeux fermés. Il n'avait jamais réalisé à quel point ce ventilateur était laid. Et cette tache d'humidité dans le coin du plafond. Elle, sa belle rousse, sa lionne, sa délicate Anglaise à la peau de lait, Elle, aurait trouvé ça glauque.

Richard lui versa un troisième verre de scotch vieux de plus de vingt ans. Elle enroulait une mèche de ses cheveux d'un roux très britannique autour de son doigt, alors qu'il semblait oublier sa présence, pris qu'il était dans leur discussion -ou son monologue plutôt- sur Sénèque.

-Quand je pense que tout le monde a lu et relu Montaigne... Pfff... Sénèque, lui, était un réel esprit, pas un chien savant!

- Mmoui, bien sûr.

Elle attrapait une bribe de temps en temps, approuvait à

l'occasion, et il repartait pour un tour. Faites qu'il obtienne bientôt un poste, Seigneur, qu'il en parle à ses étudiants, de ses vieux philosophes moisis. L'Antiquité, faudrait s'en remettre un jour. Pourtant, songea-t-elle, j'aimerais tant avoir cette passion, ce feu sacré qu'il a... Il pourrait quand même parler d'autre chose, ou *faire* autre chose de temps à autre, des choses, disons, plus excitantes.

Même s'ils avaient fait l'amour quelques fois, Elle avait l'impression de n'en avoir jamais assez... Et ça ne se comparait définitivement pas à ce soir d'Halloween, avec son bel étudiant, dont l'évocation la faisait

toujours soupirer, un sourire aux lèvres.

Mais son expression de félicité s'effaça au souvenir du regard froid de son bel Ovila. Lorsqu'Elle avait tenté de l'aborder, la semaine précédente, il l'avait gratifiée d'un regard dur, en lui lançant un «Where's your boyfriend?» rempli autant d'orgueil blessé que de jalousie. Elle dut faire appel à des générations d'éducation anglosaxonne pour ne pas laisser paraître son trouble.

-Tu ne m'écoutes pas!

Elle se ressaisit. Aussi bien faire avec ce qu'on a, conclut-elle avec philosophie.

-Non, tu as raison... C'est que

je pense trop à hier soir, je n'arrive pas à me concentrer, minauda-t-elle en défaisant le premier bouton du gilet carotté de Richard.

Richard rougit instantanément, se recula et bafouilla qu'il devait se retirer un instant.

Elle crut entendre la pilule bleue crever la pellicule d'aluminium du paquet, bien qu'il ait fermé la porte de la salle de bain. Si c'est ce qu'il lui faut, pourquoi pas, raisonna-t-elle. Si, en plus, ça peut m'empêcher de rêver à ce jeune arrogant. «Fuck la bourgeoisie», et c'est sensé être un argument? On voit tout de suite qu'il n'est pas un intellectuel... Tant pis pour lui! ☹



Claudine Benoit-Denault / Le Délit

Cette image vous choque? Écrivez-nous!
visuel@delitfrancais.com